

## Georges Sféris et la littérature française au cours des années de sa formation poétique: témoignages de la correspondance avec sa sœur

Maila García Amorós<sup>1</sup>

Recibido: 15/06/2020 / Aceptado: 12/03/2021

**Résumé.** Georges Sféris fut l'un des poètes grecs les plus importants du XX<sup>e</sup> siècle. Lauréat du prix Nobel de littérature en 1963, son œuvre s'est fait connaître mondialement et a été traduite dans de nombreuses langues. La forte influence que les auteurs du Romantisme et du Symbolisme français eurent sur sa formation et ultérieurement sur son œuvre poétique est évidente dans la correspondance que le poète entretenait avec sa sœur Jeanne à l'époque où il fut étudiant à Paris. L'objectif de ce travail est d'analyser la manière dont la littérature française consolide les bases de la formation poétique du jeune Sféris.  
**Mots clés :** Sféris, littérature française, Romantisme, Symbolisme, influence, correspondance.

[es] Título: Seferis y la literatura francesa en los años de su formación poética: testimonios de la correspondencia con su hermana.

**Resumen.** Yorgos Seferis fue uno de los poetas griegos más importantes del siglo XX. Condecorado con el premio Nobel de literatura en 1963, su obra se hizo mundialmente conocida y se tradujo a multitud de lenguas. La fuerte influencia que los autores del Romanticismo y del simbolismo francés tuvieron en su formación y en su obra poética se hace evidente más tarde en la correspondencia que mantuvo con su hermana Ioanna durante los años en que el poeta fue estudiante en París. El objetivo de este trabajo es analizar el modo en que la literatura francesa consolidó las bases de la formación poética del joven Seferis.

**Palabras clave:** Seferis, literatura francesa, Romanticismo, simbolismo, influencia, correspondencia.

[en] Seferis and French Literature in his Poetic Formation: Testimonies from the Correspondence with his Sister.

**Abstract.** George Seferis was one of the most important Greek poets of the twentieth century. Awarded the Nobel Prize for Literature in 1963, his work became well known all over the world and was translated into many languages. The strong influence the authors of French Romanticism and Symbolism had on his formation and on his poetic work is evident in the correspondence he maintained with his sister Ioanna during the years the poet was a student in Paris. The objective of this work is to analyze how French literature strengthened the basis of young Seferis' poetic style.

**Key-words:** Seferis, French literature, Romanticism, Symbolism, influence, correspondence.

**Sommaire.** 1. Introduction. 2. Brève biographie. 3. La correspondance avec sa sœur. 4. Formation française. 5. Sféris et la littérature française. 6. Conclusions.

**Cómo citar:** García Amorós, M. (2021). « Georges Sféris et la littérature française au cours des années de sa formation poétique : témoignages de la correspondance avec sa sœur ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 36, Núm. 1 : 29-38.

<sup>1</sup> Universidad de Granada, [maila@ugr.es](mailto:maila@ugr.es)

## 1. Introduction

L'objectif de ce travail est l'analyse de l'influence de la littérature du Romantisme et du Symbolisme français sur le poète grec Georges Séféris. Cet écrivain reçut une éducation très pointue en français. En effet, il connaissait parfaitement la langue française et était un lecteur avide de poésie. Au cours des années où il étudiait le Droit à Paris, il eut l'occasion de s'imprégner de la culture et de la littérature française pour laquelle il éprouvait une profonde admiration. L'hypothèse de départ est donc que la littérature française constitue un pilier fondamental dans la formation poétique de l'écrivain, principalement pendant sa jeunesse.

Tout au long de ces pages, nous tenterons de démontrer que lors de ces années formatrices, fondamentales pour le développement ultérieur de sa trajectoire poétique, l'influence de la littérature française s'est avérée plus significative que la littérature grecque contemporaine de cette époque. Nombreux sont les facteurs qui interviennent dans ce fait, dont le plus important est, sans aucun doute, la langue. La langue grecque du début du XX<sup>e</sup> siècle se trouvait encore à une époque de conflit entre la langue dite populaire (*dimotiki*) et la langue culte (*katharevousa*). Séféris, défenseur de la langue populaire, s'efforcera d'élever cette langue au rang de langage poétique. Néanmoins, au cours de sa jeunesse, l'utilisation de la *katharevousa* – rigide et artificielle – provoque chez lui la perte de la foi en sa propre langue, il se réfugie dès lors dans la langue française en composant des poèmes en français.

Pour la réalisation de ce travail, nous nous servons d'un matériel presque inédit<sup>2</sup> et précieux : la correspondance avec sa sœur Jeanne nourrissant tout comme lui une vive passion pour la littérature. La première étape de la correspondance se déroule entre 1919 et 1924, c'est-à-dire les années où Séféris étudiait à Paris. On s'est appuyé sur ce matériau épistolaire parce qu'il s'agit d'un témoignage personnel du poète au moment où cette interaction avec la littérature française avait lieu. À travers ces lettres, le poète s'exprime spontanément à la première personne et expose son opinion sur la littérature française et grecque sans aucune autocensure, d'où l'énorme importance de cette correspondance pour comprendre ses débuts poétiques.

Dans cette étude, nous présenterons, dans un premier temps, une brève biographie de l'auteur et certaines informations de base de la correspondance avec sa sœur; dans un second temps, nous aborderons sa formation française, pour arriver enfin à l'analyse du sujet qui nous occupe, à savoir, sa relation avec la littérature française. Nous aboutirons aux conclusions, où nous démontrerons l'hypothèse de départ, l'influence de la langue et de la littérature françaises au cours des années de sa formation poétique.

## 2. Brève biographie

Georges Séféris naît à Smyrne<sup>3</sup> le 29 février 1900<sup>4</sup> sous le nom de Georges Stylianos Séfériades. Il vécut ses 14 premières années dans cette ville d'Asie Mineure jusqu'à ce que les tensions entre la Grèce et la Turquie rendant la vie des Grecs si difficile, que la famille finit par s'installer à Athènes en 1914<sup>5</sup>. En 1918, lorsqu'il finit ses études de baccalauréat, son père, docteur en Droit de l'Université d'Aix-en-Provence et professeur renommé de Droit International, emmena toute la famille à Paris avec l'idée que son fils puisse y étudier et obtenir le diplôme de Droit. À cet égard, il faut souligner que la carrière professionnelle du poète était régie par les projets de son père, qui voulait que son fils aîné suive ses pas (Tsatsos, 1973: 23). De cette façon, bien qu'il ait montré une plus grande inclination pour la philologie, il finit par obtenir son doctorat en Droit en 1924 et au début de 1925, il retourna en Grèce pour se préparer aux examens officiels du Ministère des Affaires Étrangères et devenir diplomate, une profession qu'il combinerait tout au long de sa vie avec sa grande passion: la poésie.

La gestion diplomatique conduisit Séféris à résider loin de la Grèce pendant une longue période de sa vie. En effet, il vécut à Londres et en Albanie au service du Ministère Grec des Affaires Étrangères. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il suivit le gouvernement en exil au Caire et en Afrique du Sud. Après la guerre, il fut ambassadeur au Liban, Syrie, Jordanie, Irak et à Ankara, pour prendre sa retraite comme ambassadeur à Londres en 1962.

Séféris ne retournera à Smyrne et à Skala<sup>6</sup>, le paradis de son enfance, qu'en 1951. Rappelons que l'issue de la Première Guerre mondiale donna lieu à une nouvelle guerre entre la Grèce et la Turquie où l'Asie Mineure en sera l'épicentre. Ce conflit aboutira en 1922 sur la défaite grecque et sur ce qu'on appelle la Catastrophe d'Asie Mineure<sup>7</sup>. Les circonstances dans lesquelles sa ville natale fut perdue pour les Grecs lui laissèrent de fortes impressions mêlées à la nostalgie envers sa patrie. Celles-ci se révéleront une constante dans son œuvre ainsi que le fondement d'une multitude de ses poèmes.

<sup>2</sup> Une partie de cette correspondance a été publiée par sa sœur Jeanne dans la biographie qu'elle a rédigée après la mort du poète. Cependant, les passages qui apparaissent dans cette biographie constituent une minuscule partie par rapport à la correspondance totale.

<sup>3</sup> Sur l'évocation nostalgique de Smyrne dans l'œuvre de Séféris, voir Sawas 2014.

<sup>4</sup> Selon le calendrier julien en vigueur à l'époque à Smyrne. Selon le calendrier grégorien Séféris naît le 13 mars.

<sup>5</sup> On parle d'une période de grandes tensions entre la Grèce et la Turquie, qui devait culminer, après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, sur la persécution des Grecs dans la région d'Asie Mineure par le gouvernement des Jeunes Turcs (Anagnostopoulou, 1998: 524-530).

<sup>6</sup> Endroit côtier près de Smyrne où la famille Séfériades passait les étés.

<sup>7</sup> La défaite grecque lors de la guerre gréco-turque (1919-1922) se termina avec l'entrée de l'armée turque dans la ville de Smyrne, après quoi une série d'épisodes violents causèrent la mort de plus de 30.000 personnes, principalement des Grecs et des Arméniens, et la destruction presque totale de la ville. Ces jours-là, un million et demi de réfugiés grecs arrivèrent, avec seulement leurs vêtements sur le dos, aux ports de la Grèce.

Séféris fit son apparition sur la scène littéraire grecque en 1931 avec la publication de son recueil poétique *Strophe*, dont le titre – qui pourrait être traduit aussi par « virage » ou « changement » – indique une rupture avec la littérature périmée et expirée qui, à de très rares exceptions, se faisait en Grèce. D'autres ouvrages qui suivirent gagnèrent rapidement l'acceptation de la critique tels que *Romain* (1934) et ses *Journal de Bord* (1940, 1944, 1955). Son œuvre se compose d'un total de 14 recueils poétiques, de plusieurs volumes d'essais et du roman *Six Nuits à l'Acropole* publié à titre posthume. Après sa mort en 1971, divers documents autobiographiques du poète commencèrent à être publiés, tels que ses journaux personnels, sous le titre de *Jours*, et une partie de sa longue correspondance avec divers intellectuels de l'époque et avec son épouse Maro<sup>8</sup>.

### 3. La correspondance avec sa sœur

La correspondance de Séféris avec sa sœur Jeanne<sup>9</sup> est conservée dans les archives de la Bibliothèque Gennadius de L'École Américaine d'Études Classiques d'Athènes (désormais EAEC BG). Les lettres de Séféris se trouvent dans l'enveloppe 52, dossier 1 des fichiers de Constantine et Jeanne Tsatsos, tandis que les lettres de Jeanne se trouvent dans l'enveloppe 99, dossier 1 du fichier Georges Séféris. Elle se compose de plus de 800 lettres qui s'étendent entre 1919, l'année de la première séparation familiale et 1970, un an avant la mort du poète. On y distingue clairement trois périodes. La première, qui se trouve actuellement sous presse, commence en 1919, lorsque Séféris resta à Paris pour étudier le Droit, tandis que sa sœur Jeanne, accompagnée de sa mère et leur petit frère Angelos, retournèrent à Smyrne où ils passèrent les vacances d'été pour s'installer ensuite à Athènes. Cette période couvre toutes les années pendant lesquelles Séféris était étudiant à Paris et se termine en 1924, quelques mois avant son retour à Athènes au début de 1925.

La deuxième période couvre les années entre 1927 et 1937<sup>10</sup>. Elle commence par quelques lettres de l'été 1927 et 1929, bien qu'elles deviennent plus régulières à partir de 1931, coïncidant avec le départ de Séféris pour Londres en tant que vice-consul. Cette période se termine par son retour à Athènes en 1937 après deux ans de service en Albanie. C'est la période où les deux feront leur entrée dans la vie adulte, car, c'est pendant ces années-là que Jeanne terminera ses études de Droit et sa thèse de doctorat et épousera Constantine Tsatsos, avec qui elle aura deux filles. Pour sa part, Séféris occupera un poste à Londres en tant que vice-consul et à Koritsá (Albanie) quelques années plus tard. À cette époque, il publia ses premières œuvres poétiques *Strophe*, *La Citerne* et *Romain*. La correspondance s'interrompt brusquement suite au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et ne reprit qu'en 1948, lorsque la troisième période commence. Au cours de ces années, qui s'étendent jusqu'en 1970, le poète écrit de divers endroits: Beyrouth, Ankara, Londres et Chypre, tandis que Jeanne se trouve toujours à Athènes. Il convient toutefois de noter que les lettres des deux dernières périodes sont beaucoup plus impersonnelles que les lettres de la première période, car les sujets sont considérablement plus pratiques et se réfèrent principalement aux loyers, chèques et autres questions économiques.

On peut affirmer que la correspondance de la première période avec sa sœur constitue le plus ancien document autobiographique du poète. Il faut noter que ses journaux intimes commencent en 1925, tandis que le matériel épistolaire le plus ancien publié jusqu'à présent est sa correspondance avec G. K. Katsimbalis<sup>11</sup>, qui commence en 1924. La correspondance avec sa sœur constitue également un immense intérêt à d'autres points de vue. En premier lieu, c'est une période de grande importance dans la formation personnelle et poétique du jeune Séféris car il s'agit des années où il se sépara pour la première fois de sa famille pour vivre seul à Paris, quand il commença ses inlassables recherches littéraires et se nourrit avidement de littérature française. Ces lettres révèlent une relation très étroite entre les deux frères due, peut-être en partie, à la mince différence d'âge – ils n'avaient que deux ans de différence – mais surtout à leur passion commune pour la littérature. Ces lettres nous initient aux débuts poétiques de Séféris, révélant une influence française considérable parsemée de quelques touches romantiques. Il convient également de noter que Jeanne était, à ce moment-là, la seule personne avec laquelle il pouvait partager ses inquiétudes littéraires, car son père n'approuvait pas qu'il consacre autant de temps à la littérature, tandis que sa mère n'éprouvait que peu d'intérêt pour les questions littéraires. Pour sa part, le petit frère, Angelos, soit à cause de la différence d'âge, soit à cause de son caractère réservé, n'avait aucun contact avec son frère. Quant aux compagnons avec lesquels il fraternisait à Paris, il faut dire que Séféris s'en plaignait dans sa correspondance d'un manque de compréhension artistique. Jeanne, en revanche, en plus de partager cette grande passion avec son frère, était déjà convaincue, à cette époque-là, qu'il était destiné à devenir un grand poète : « Tu le portes dans ton sang, tu n'es pas fait pour passer ta vie en amateur » (EAEC BG S, lettre, 31/01/1922) lui écrit-elle. Elle était donc la personne en qui le jeune poète cherchait compréhension et soutien à ses inquiétudes littéraires et en qui il trouvait toujours une réponse digne et des critiques constructives: « Je fais plus confiance à ton opinion qu'à l'opinion de tous les critiques du monde » (EAEC BG. T, lettre, 20/02/1922) confesse-t-il dans une de ses lettres.

<sup>8</sup> Pour plus d'informations sur l'œuvre de Séféris, voir Daskalopoulos, 1979.

<sup>9</sup> Jeanne Tsatsos (1902-2000), née comme Jeanne Stylianou Séfériades à Smyrne, fut également une intéressante littéraire et intellectuelle. Elle écrivit plusieurs recueils poétiques et des récits de nature autobiographique. Pour plus d'informations, voir : García-Amorós, 2008.

<sup>10</sup> Une partie de cette correspondance a été publiée récemment Panagioutou, (ed.), 2019.

<sup>11</sup> Georges Katsimbalis (1899-1978) était un important intellectuel grec, à qui Lawrence Durrell dédia son célèbre ouvrage *Le Colosse de Marusi*.

#### 4. Formation française

Séféris reçut une formation en langue et littérature françaises dès son plus jeune âge. À Smyrne déjà, il poursuivit ses études dans la lignée du français proposée par l'École Aronis, où il suivit l'enseignement primaire (Beaton, 2003 : 40). D'autre part, son père, également amateur de poésie, possédait une grande bibliothèque dans laquelle se trouvaient de nombreux ouvrages classiques français que les frères Séfériadès lisaient depuis leur enfance (Tsatsos, 1973 : 36).

Une fois installé à Paris, Séféris trouva un terrain fertile pour cultiver sa grande passion pour la littérature. Il y accéda aux grandes œuvres de la littérature française qu'il admirait profondément. Les étagères de sa chambre d'étudiant du Quartier Latin n'étaient pas remplies de livres de Droit, mais de livres des Romantiques : Alfred de Musset, Edmond Rostand et Théodore de Banville, des Symbolistes Jean Moréas, Jules Laforgue, Paul Verlaine, Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud, pour n'en nommer que quelques-uns. Pendant ces années d'études à Paris, il n'a pas encore lu Valéry<sup>12</sup> et il ne connaît pas Eliot (Vagenas, 1979 : 111- 112), qui sont les poètes qui auront le plus d'influence sur sa poésie mature (Bádenas de la Peña, 1993 : 111-124 ; Beaton, 1987 : 111-124 ; Vagenas, 1979 ; Vitti, 1978).

L'importante formation en français des deux frères se reflète dans chacune des lettres, criblées de citations de poètes français qu'ils connaissaient parfaitement, qui résidaient dans leur mémoire et qui apparaissaient fréquemment dans leur discours linguistique quotidien. On peut citer quelques passages comme exemple. Durant l'été 1919, Jeanne écrit à son frère de Smyrne pour lui faire part d'une vieille amie qui s'intéresse apparemment à lui, auquel Séféris répond, avec quelques vers de Paul Verlaine, qu'à ce moment-là, il ne s'intéresse pas à la compagnie féminine :

J'ai été ému par les bonnes intentions de Charicleia, mais moi, si je voulais aller à Smyrne ce serait pour pouvoir être avec ma famille et me reposer, sans femmes, sans types, sans chichis, je rêvais de dire le vers de Verlaine: « loin, loin des hommes et plus loin des femmes »<sup>13</sup>, mais ça a mal tourné. (EAEC BG T, lettre, 07/10/1919).

Un peu plus tard, à l'automne de la même année, alors que le froid pénètre dans la capitale française, Séféris écrit à sa sœur, avec quelques vers de Jules Laforgue qui évoquent le pâle soleil automnal parisien :

À Paris, l'hiver arrive, avant-hier, toute la journée, un brouillard à travers lequel on ne pouvait distinguer une personne deux mètres plus loin et un soleil, mieux vaut ne pas te raconter ses misères, une parodie du soleil. Je me suis souvenu du vers du poète préféré de Petidis : « Ce soir un soleil [mauve] gît le haut du coteau... un soleil fichu comme un crachat d'estaminet »<sup>14</sup> et j'ai aussi compris pourquoi un Grec ne pourrait jamais comprendre ce vers. (EAEC BG T, lettre, 20/10/1919).

Lors d'une autre occasion, conseillant sa sœur et l'encourageant, il lui réfère un vers de l'œuvre française qu'il traduisait à ce moment-là, ébloui par la technique irréprochable de ses vers, *Ésope* de Théodore de Banville : « Pour être heureux il faut être optimiste, nous devons l'imposer à nous-mêmes "soyons forts et regardons le ciel" »<sup>15</sup> (EAEC BG T, lettre, 25/12/1919). À la fin de 1921, le poète écrit ses réflexions sur sa nature poétique à sa sœur avec ces mots : « Maintenant, petit à petit, je comprends mon caractère, une nature poétique bâtarde, "mélange adultère de tout"<sup>16</sup>, comme le dit le pauvre Tristan Corbière » (EAEC BG T, lettre, 20/12/1921). Pour terminer, voici une dernière illustration parmi les nombreux exemples qui apparaissent tout au long de la correspondance : en février 1923, se plaignant du manque d'affection à sa sœur, il écrit ce qu'il pense que pourrait être son épitaphe – n'étant autre que quelques vers d'Arthur Rimbaud –: « Voici mon épitaphe : "Oisive jeunesse à tout asservie // Par délicatesse j'ai gâché ma vie"<sup>17</sup>. Amen » (EAEC BG T, lettre, 23/02/1923).

Nous avons voulu citer ces exemples pour montrer que le poète connaissait si bien les vers de la littérature française, les avait absorbés et intériorisés de telle manière, qu'ils revenaient à la surface dans ses conversations quotidiennes et à plus forte raison dans ses premières compositions poétiques.

#### 5. Séféris et la littérature française

Ces lettres révèlent, en plus de sa formation approfondie et sa maîtrise de la langue française, sa profonde admiration pour la poésie française, qui influença fortement sa production poétique de jeunesse. Cet émerveillement amena

<sup>12</sup> Nasos Vagenas souligne que Séféris lut Valéry pour la première fois vers 1922 (Vagenas, 1979 : 125). Cependant, dans la correspondance de cette période avec sa sœur, il ne fait pas mention de lui. On considère pourtant que s'il l'avait lu à ce moment-là, il l'aurait mentionné à sa sœur, étant donné le grand impact que l'œuvre du poète eut sur lui et la forte relation intellectuelle qu'avaient les deux frères. On n'a donc pas exclu qu'il le lise quelques années plus tard.

<sup>13</sup> Les vers de Paul Verlaine sont comme suit : « Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encore / plus loin des femmes » et ils font partie de son poème « Aspiration » (Bouhelier Lepelletier, 1923 : 157).

<sup>14</sup> Les vers sont comme suit « Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau / gît sur le flanc, dans les genêts, sur mon manteau / un soleil blanc comme un crachat d'estaminet » et ils font partie du poème de Jules Laforgue « L'hiver qui vient » qui se trouve dans l'œuvre *Derniers vers* (1890) (Laforgue, 1947 : 144).

<sup>15</sup> Vers de l'œuvre posthume de Théodore de Banville *Ésope* (1893).

<sup>16</sup> Célèbre vers de Tristan de Corbière qui fait partie de son poème « Épitaphe ».

<sup>17</sup> Les vers sont comme suit : « Oisive jeunesse / à tout asservie. / Par délicatesse / j'ai perdu ma vie » et font partie du poème d'Arthur Rimbaud « Chanson de la plus haute tour », qui se trouve dans le recueil *Derniers Vers* (1872) (Rimbaud, 1975 : 58).

Séféris à tenter de jeter des ponts entre celle-ci et sa langue maternelle. La façon dont il essaya de porter ces inquiétudes au niveau de sa propre langue est la traduction<sup>18</sup>. En effet, la traduction d'œuvres de la littérature française constitue ce qu'on peut considérer comme ses premiers efforts pour faire en sorte que le grec devienne une langue digne de la littérature et pour rechercher sa propre expression poétique dans la langue grecque, étant donné qu'écrire en grec lui était encore difficile à l'époque, comme lui-même le remarque à cet égard : « Je préférerais, bien sûr, écrire des choses originales, mais je ne peux pas écrire sous de vieilles formes en ce moment où nous sommes, à une époque révolutionnaire similaire à celle de 1830 » (EAEC BG T, lettre, 10/10/1919). Au cours de ces années, Séféris volait beaucoup d'heures à ses études de Droit pour les consacrer à la traduction. La correspondance montre clairement les débuts et aussi les difficultés qu'il rencontrait dans le processus de traduction. Dans ces lettres, on trouve des preuves de quelques brèves traductions en grec, comme les vers de l'épithète d'Alfred de Musset, la traduction du poème d'Edmond Rostand « Parenthèses »<sup>19</sup>, et la traduction de *Les eaux de Damas* de la Comtesse de Noailles (EAEC BG T, lettre, 03/06/1922).

Cependant, l'œuvre qui impressionna le plus notre poète fut la pièce posthume de Théodore de Banville *Ésope*. Impressionné par la netteté et la perfection de ses vers magnifiés par la récitation impeccable de l'acteur De Max, il écrit à sa sœur : « J'ai maintenant en tête une traduction de l'*Ésope* de Théodore de Banville. [...] Je l'ai vu à la Comédie magnifiquement interprété par De Max. Je pense que le caractère grec de la pièce aidera » (EAEC BG T, lettre, 10/10/1919). Un peu plus tard, dans une autre de ses lettres, il souligne une fois de plus l'enthousiasme que la pièce suscite en lui et demande à sa sœur son avis sur les premiers vers qu'il a traduits : « Dis-moi ce que tu penses de l'*Ésope*, je l'ai vu deux fois à la Comédie et je ne m'en lasse pas, il est merveilleusement écrit, même s'il ne fait pas autant impression que les grands vers d'Hugo. [...] Regarde les vers de Banville, combien ils sont variés, imprévisibles et riches et comment il ne soumet pas l'idée à la rime » (EAEC BG T, lettre, 20/12/1919). Il n'existe pas davantage d'informations sur le destin de la traduction de l'*Ésope*, c'est bien possible qu'il fût relégué dans un tiroir pour donner la priorité à ses examens de Droit comme tant d'autres choses à cette époque.

La traduction du français vers le grec amena bientôt le jeune poète à penser que la langue grecque était insuffisante par rapport au français qui lui donnait une abondante source d'expression poétique. Les lettres révèlent clairement son énorme frustration vers sa langue, qui, à l'époque ne semblait pas lui servir de véhicule poétique. À de nombreuses reprises, le poète fait allusion à la pauvreté de sa langue natale : « Et la langue grecque est si pauvre et si inculte ! » (EAEC BG T, lettre, 20/03/1922) s'exclame-t-il. Voyons à présent ce qui est vraisemblablement l'une de ses déclarations les plus caractéristiques et, sans aucun doute, la plus énergique et la plus dure pour sa langue maternelle, il déclara :

En français, je pourrais peut-être écrire, mais je ne veux pas, parce que j'aime la Grèce. En grec, il m'est impossible de dire ce que je veux, car nous n'avons pas de langue. Pour te convaincre, prends un livre français et essaie de le traduire en grec, tu te convaincras que c'est impossible. En grec, à l'exception des sentiments de garenne ou de village, on ne peut rien dire pour le moment, c'est pour ça que les poèmes les plus civilisés qui ont été écrits en grec dégagent une odeur de fromage de village (EAEC BG T, lettre, 09/01/1921).

Il faut souligner que la frustration du poète ne répond pas seulement à la « pauvreté » de la langue grecque, mais aussi au panorama littéraire grec du moment, ancré dans des formes obsolètes et incapable de percer des nouveaux chemins poétiques. Un passage très révélateur à cet égard se trouve dans la lettre qu'il écrit à sa sœur le 21 août :

Sais-tu ce qu'on fait maintenant en Grèce avec de la poésie ? On commence à se réveiller et à écrire comme on écrivait en France il y a quarante ans ou presque. On prend les théories de Mallarmé comme si nous pouvions écrire comme ça dans notre langue. Et notre langue le permet. Que penseront les étrangers qui nous liront lorsque nous leur servirons les chiffons qu'ils ont jetés il y a des années ? [...] Il faut donc s'habituer à ramper derrière les Français et à ne pas avancer ? (EAEC BG T, lettre, 22/08/1921).

De même, le 9 août 1921, il écrivait dans le *Noumas*, la plus importante revue littéraire grecque du moment : « Maintenant, je reçois le *Noumas* régulièrement. Je suis dégoûté par les sottises qu'on écrit maintenant en Grèce. Je ne comprends pas quel plaisir ils trouvent à être stupides et à écrire comme tel » (EAEC BG T, lettre, 09/08/1921).

C'est cette accumulation de circonstances qui conduit le jeune poète à la tentation d'utiliser la langue française comme moyen d'expression poétique au lieu de sa langue maternelle. Ce fait ne devrait pas nous surprendre si on pense que Séféris parlait parfaitement la langue française, qu'il vivait à Paris dans les années 1920 et que, déconcerté par la littérature qui se faisait à l'époque en Grèce, il avait ses grands modèles dans la littérature française.

Les références et les diverses citations d'auteurs français qui apparaissent dans ce matériau épistolaire révèlent ce que le jeune poète lisait à l'époque, et donc, quels auteurs ont le plus influencé la poésie de sa jeunesse. L'un des auteurs que les deux frères adoraient depuis l'enfance était Victor Hugo, comme le poète le souligne lui-même :

<sup>18</sup> La traduction, en fait, était l'une de ses grandes passions. N'oublions pas qu'étant déjà un poète consacré, il traduisit en grec l'œuvre de T.S. Eliot *Terre Inculte* et *Monsieur Teste* de Valéry, entre autres.

<sup>19</sup> « Les Parenthèses », poème qui se trouve dans son œuvre *Les Musardises*.

« Dans ma tête j'ai les vers que j'ai écoutés, la plupart sont assez courants, ne peuvent plus nous enthousiasmer. Un en particulier m'a ému, tu le connais bien. C'est ce que tu récitais lorsque nous étions enfants des *Feuilles d'automne* d'Hugo "qui que vous soyez, jeune ou vieux..." » (EAEC BG T, lettre, 07/05/1921). Et dans une autre lettre : « Parfois, j'imagine que tu es devant moi et je prends la *Légende* d'Hugo, je choisis le poème le plus long, celui qui me fait le moins lever les yeux du livre, et je lis à haute voix jusqu'à ce que ma voix devienne rauque » (EAEC BG T, lettre, 04/02/1923).

Le néo-romantique Edmond Rostand était également l'un des poètes que les deux frères lisaient depuis leur enfance dans la bibliothèque de leur père et dont ils en connaissaient parfaitement les vers. La familiarité avec l'œuvre de Rostand – il faut se rappeler que Séféris avait traduit certains des poèmes de Rostand en grec – apparaît dans de nombreuses pages écrites par les frères, dans lesquelles on peut constater, une fois de plus, qu'ils connaissaient parfaitement les vers, ils les savaient par cœur et les avaient intériorisés au plus profond de leur conscience :

Puisque tu as *Les Musardises* à côté de toi, je te rappelle les vers :  
 C'était un crépuscule du mois  
 des doux crépuscules  
 Septembre<sup>20</sup>.

Mais aujourd'hui il n'y a pas de chanson en moi, ni à l'extérieur, c'est pourquoi je ne me plains pas de ma mémoire qui ne me permet pas de continuer et de dire : « Tais-toi, chant qui me rends ce val magique<sup>21</sup> ! » (EAEC BG T, lettre, 09/09/1921).

Avoir un matériau autobiographique tel que ces lettres personnelles du poète est un privilège absolu, car elles constituent un témoignage à travers lequel le poète lui-même s'exprime à la première personne. C'est ainsi lui-même qui nous informe des auteurs de sa préférence à l'époque : « Maintenant que je t'écris, j'ai un livre de Paul Verlaine ouvert, c'est dans la bibliothèque de papa, c'est le poète que j'aime le plus avec Baudelaire » (EAEC BG T, lettre, 29/10/1919). En effet, les vers de Verlaine lui viennent constamment à l'esprit. Ainsi, l'été 1921, confiné dans une maison à Sceaux pour se concentrer et terminer ses études de premier cycle, il écrit à sa sœur :

Depuis que je suis ici, Verlaine me poursuit, deux pièces principalement « Watteau » ou « Nuit d'un Walpurgis classique ». Et de ces deux pièces quelques vers. Pourquoi me persécutent-ils ?

« Votre âme est un paysage choisi  
 que vont charmant masques et bergamasques

ou

C'est plutôt le sabbat de la seconde Faust que l'autre  
 un sabbat rythmique, rythmique extrêmement  
 rythmique, imaginez un jardin de Lenôtre  
 correct, ridicule et charmant<sup>22</sup> ».  
 (EAEC BG T, lettre, 09/09/1921)

Quelques semaines plus tard, Séféris écrit à nouveau à sa sœur et les vers du poème «Walpurgis» sont toujours dans son esprit, comme on le voit dans cette lettre du 9 septembre 1921, dans laquelle il crée une sorte de dialogue entre certains vers de Verlaine et d'autres de Baudelaire :

Mais tu m'as dit que tu as Verlaine, lis-moi, lis, c'est presque au début, ce poème dont je te parlais il y a quelques jours, « La nuit d'un Walpurgis classique », bien que maintenant ne me frappent pas à l'esprit les premiers vers sereins, mais ceux du milieu :

Est-ce donc ton remord ô rêveur ...  
 ... hein? tous ces spectres qu'un vertige irrésistible s'agite.  
 Ou bien des morts qui seraient fous<sup>23</sup>?

Et que dirait Baudelaire : « Et de longs corbillards sans tambours ni musique<sup>24</sup> » (EAEC BG T, lettre, 09/09/1921).

Il convient de noter que, pour éviter les tentations, durant cet été de 1921, Séféris n'emporta point de livres de littérature lors de son confinement à Sceaux, de sorte que tous les vers qu'il écrit à sa sœur sont dans sa tête et il les écrit de mémoire, notamment *Le Bateau Ivre* d'Arthur Rimbaud, qu'il copie de mémoire à sa sœur et qui lui joint dans l'une de ses lettres.

<sup>20</sup> Séféris ne se souvient pas bien du premier vers sans doute parce qu'il l'écrivait de mémoire. Les vers sont comme suit : « Un doux crépuscule du mois/ des doux crépuscules –septembre– » et ils font partie du poème « Chanson dans le soir », qui se trouve dans l'œuvre d'Edmond Rostand *Les Musardises* (Rostand, 1910 : 132).

<sup>21</sup> Vers du même poème.

<sup>22</sup> Vers du poème de Paul Verlaine « Nuit d'un Walpurgis classique », qui se trouvent dans son œuvre *Poèmes saturniens* (1866).

<sup>23</sup> Séféris ne se souvient pas des vers qui sont comme suit : « Sont-ce donc ton remords, ô rêveur qu'invite / L'horreur, ou ton regret, ou ta pensée, – hein ? – tous / Ces spectres qu'un vertige irrésistible agite, / Ou bien des morts qui seraient fous ? » (Verlaine, 1911 : 31).

<sup>24</sup> Vers du poème de Charles Baudelaire « Spleen IV » inclus dans sa collection *Les Fleurs du Mal* (1857).

Un autre des auteurs préférés de Séféris, à cette époque d'étudiant à Paris était Jules Laforgue, auteur dont de nombreuses citations apparaissent dans ces lettres : « J'ai devant moi un cahier de droit où je vois "Sens du mot naturalisation" et en moi, le vers de Laforgue "encore un cœur qui se meurt d'un chronique orphelinisme"<sup>25</sup> » (EAEC BG T, lettre, 20/05/2021.) Plus tard, dans l'une des premières lettres que Séféris écrivit à sa sœur après la Catastrophe de l'Asie Mineure, il dit :

Ma petite sœur, te souviens-tu de cette chanson de Laforgue « Blocus sentimental » puis « tous les ans, tous les ans j'essaierai en chœur d'en donner la note »<sup>26</sup>. De la même manière, cette fois m'amène toujours à vos départs. Vous savez, c'est mon temps, ça m'a beaucoup tourmenté, c'est peut-être pour ça que j'aime ça et pourtant, quand je me souviens de tant et tant de choses qui n'auraient pas dû arriver et que l'on dit assoiffées, pourquoi ? Pourquoi ?

« Le jour qu'elle quittera ce monde  
Je vais jouer un Miserere  
Oui cosmiquement désespéré  
Qu'il faudra bien que Dieu me réponde »<sup>27</sup>

Il est aussi de Laforgue et pourtant, il a quitté tant de fois ce monde et malgré les misères Dieu n'a pas répondu. Répondra-t-il un jour? Ne t'inquiète pas, s'il répond, il se moquera de nous et s'il ne se moque pas, à quoi ça sert ? (EAEC BG T, lettre, 01/10/1923).

Étant donné la connaissance approfondie des œuvres des auteurs français et de sa grande familiarité avec leurs vers, il n'est pas surprenant que les poèmes de jeunesse manifestent une si grande influence de ces auteurs. On peut affirmer que Paul Verlaine et Jules Laforgue sont les auteurs français qui ont le plus influencé sa production poétique initiale (Vagenas, 1979 : 112-113 ; Vitti, 1978 : 177). L'influence de Laforgue est confirmée par Jeanne elle-même, qui écrit à son frère en référence à l'un des poèmes qu'il lui avait envoyés : « J'ai beaucoup aimé le petit poème que tu m'as envoyé. Tu sais que je ne te le dis pas pour te faire un compliment. Je l'ai aimé, je l'ai aimé pour les images et pour les vers. Il me rappelle beaucoup Laforgue » (EAEC BG S, lettre, 06/01/1922). Séféris, cependant, n'est pas amusé par cette comparaison, non pas parce qu'il n'aime pas Laforgue, mais parce qu'il a la ferme intention d'être original : « Écris-moi aussi dans ce que mes vers t'ont rappelé Laforgue, parce que je ne l'avais pas du tout dans mon esprit quand je l'ai écrit et parce que je n'aime pas imiter » (EAEC BG T, lettre, 27/01/1922). Dans une autre lettre, c'est lui-même qui remarque une certaine influence de Baudelaire dans un de ses poèmes et il le rejette pour la même raison, il n'aime pas imiter : « Il y a trois quarts d'heure, j'ai écrit un poème que j'ai fait disparaître parce qu'il m'a donné la sensation qu'il ressemblait beaucoup à Baudelaire » (EAEC BG T, lettre, 22/08/1921).

Mais s'il y a un auteur avec lequel Séféris s'identifiait particulièrement et qui a beaucoup à voir avec le fait que Séféris fut tenté d'écrire en français, c'est celui qu'il considérait être le meilleur poète symboliste français, qui était cependant grec comme lui : on parle de Jean Moréas. La profonde admiration de Séféris pour Moréas est évidente dans la conférence qu'il donna à l'Association des étudiants grecs en mars 1921 (Séfériades, 1990), mais aussi dans de nombreuses lettres qu'il écrivit à sa sœur et qui sont criblées de références à Moréas et ses vers, comme celle du 9 septembre 1921, dans lequel il écrit : « Je veux te parler des choses du passé dont tu m'écris et me dire à moi-même : "C'était, tu dois bien t'en souvenir // c'était au plus beau temps de ton adolescence"<sup>28</sup> » (EAEC BG T, lettre, 09/09/1921).

Compte tenu la figure de Jean Moréas, la grande tentation de Séféris d'écrire en français est justifiée. Rappelons que, comme nous l'avons déjà souligné, la langue grecque lui semble encore un moyen d'expression littéraire insuffisant et le panorama littéraire grec du moment ne fait que le décevoir. En effet, à cette époque, une grande partie de la littérature grecque était écrite en *Katharevousa*, une variante culte hautement artificielle de la langue grecque, qui, dans ses versions les plus radicales, tentait de rapprocher la langue vivante au grec attique du Ve siècle. C'est justement à cause de l'utilisation de la langue *Katharevousa* pour la littérature que Séféris attribue la perte d'Ioannis Papadiamandopoulos aux lettres grecques : « Il y aura tant d'imbéciles samedi prochain. Presque tous *katharevousiens*. Je vais leur dire que la Grèce perdit Moréas à cause de la fausse langue de Paparigopoulos et Vasiliadis » (EAEC BG T, lettre, 14/03/1921). Dans cette même lettre, Séféris évoque quelques vers de son compatriote : « Joël est dans sa tour assis / sa tour et sa tourelle »<sup>29</sup>, pour finir en s'exclamant impuissant : « Quand sentirons-nous ces finesses en Grèce ? » (EAEC BG T, lettre, 09/09/1921).

L'admiration pour ses modèles français de l'époque, l'exemple de son compatriote Jean Moréas ainsi que les difficultés d'expression qu'il rencontre en grec conduisent Séféris à écrire quelques poèmes de jeunesse en français avec une influence évidente des poètes du Romantisme et du Symbolisme qu'il avait lus dès son enfance.

<sup>25</sup> Les vers de Laforgue sont comme suit « Encore un de mes pierrots mort ; / Mort d'un chronique orphelinisme » ils font partie de son poème « Locutions des pierrots XII », qui sont inclus dans sa collection *L'imitation de Notre-Dame la Lune* (1886). (Laforgue, 1947 : 243).

<sup>26</sup> Vers du poème « L'hiver qui vient » du recueil *Derniers Vers* (1890).

<sup>27</sup> Vers du poème de Jules Laforgue « Complainte de l'organiste de Notre-Dame de Nice » qui se trouve dans son recueil *Le sanglot de la Terre* (1878-1883).

<sup>28</sup> Vers du poème de Jean Moréas « Agnes » que se trouve dans son œuvre *Le Pèlerin Passionné* (1891). Les vers sont comme suit « C'était (tu dois bien t'en souvenir) / c'était aux plus beaux jours de ton adolescence ». (Jean Moréas, 1923: 9).

<sup>29</sup> Vers du poème de Jean Moréas « Le dit d'un chevalier qui se souvient » de son œuvre *Le Pèlerin Passionné* (1891).

Par ailleurs, dans la correspondance, on peut y déceler également comment la conception des poèmes qu'il écrit a une influence fondamentalement symboliste très fin-de-siècle. Ainsi, par exemple, le 22 mars, il écrit à sa sœur :

Je continue à me bander la tête avec les *Nocturnes* que je veux faire dès que je me repose. La seule chose est que je crains que le titre ne soit pas à moi. D'une part, *Nuit* de Musset et de l'autre le *Notturmo* de D'Annunzio. Mais mes vers seront tellement différents. Il n'y aura aucun amour pour une femme mais un énorme sentiment d'amour et de compassion bien à moi. Par exemple, *Nocturne au suicide de la lune* (EAEC BG T, lettre, 20/03/1922).

Le titre n'est vraiment pas très original. Séféris mentionne ici Musset et D'Annunzio, mais il oublie les poètes symbolistes qu'il lisait à l'époque, car il ne mentionne pas le « Nocturne Parisien » de Paul Verlaine, le « Paris Nocturne » de Corbière ou les poèmes intitulés simplement « Nocturne » de Jules Laforgue et de Jean Moréas, par exemple. D'autre part, le titre entier rappelle le poème de Baudelaire « Tristesses de la lune ».

Deux des poèmes ayant été rédigés en français par Séféris entièrement conservés sont présentés ci-dessous. Le premier est un poème dédié à Kirsten Andresen, une jeune Norvégienne, avec laquelle il eut une brève liaison à la fin de 1920. En lien avec le sujet de la langue dont on a parlé tout au long de ces pages, on constate que le poète éprouva de réelles difficultés à traduire en grec les poèmes qu'il a rédigé en français :

Je t'envoie un poème que je veux écrire en grec, mais qu'en ce moment je ne peux pas écrire comme je veux :

Belle, svelte, hautaine  
ainsi qu'un capitaine  
prêt au combat.

Je t'aime quand tu te pavanés  
dédaignant le profane  
qui te lèche les pas.

Avec tes tresses blondes  
inondant le monde  
de tes grands [illisible] mâts

Tu marches dans la foule  
dans la foule soûle  
que ton œil calma.

Tu domines la musique  
de ta grâce plastique  
de ta grâce qui tue

et tu foules les notes claires  
avec ta démarche altièrè  
indiscontinue<sup>29</sup>.

Forte, comme le clair de lune  
comme le flot qui brise la dune  
comme le beau vers,

poison qui ronge et qui mord  
qui promet la douce mort  
couché dans son ver[re].

Belle, svelte, hautaine  
ainsi qu'un capitaine  
prêt au combat

je t'aime quand tu te pavanés  
dédaignant le profane...  
gisant dans mes bras.  
(EAEC BG T, lettre, 09/01/1921).

Il s'agit d'un poème de jeunesse qui montre ses premières tentatives de composer un poème en rimes en français. Romantique dans sa conception, certaines images comme « le clair de lune », « la dune » nous renvoient au

Symbolisme, ainsi que certaines ressources stylistiques comme la synesthésie que l'on retrouve dans les vers « Tu domines la musique // de ta grâce plastique ». Même si certains indices nous révèlent que, pendant ces années, Séféris n'avait pas encore lu la poésie de Paul Valéry, nous pouvons observer une tendance à la poésie pure, comme le révèle l'absence de figures de style recherchées, ou la simplicité des vers ornés seulement de quelques comparaisons.

D'autre part, il convient de noter que le poème rappelle fortement celui de Baudelaire intitulé « Le serpent qui danse »<sup>30</sup>. Nous considérons que Séféris connaissait sans doute ce poème de Baudelaire et qu'il en a constitué une source d'inspiration – consciente ou inconsciente – pour la composition de son propre poème. Nous constatons que le poète grec avait éliminé un poème de sa production car il ressemblait trop à un poème de Baudelaire à son avis, ce qui nous mène à constater que Séféris n'est peut-être pas conscient de l'énorme influence de cet auteur dans le poème dédié à Kirsten. Certains éléments nous montrent cette influence évidente : le thème, le type de strophe utilisée, les vers très courts, la rime, les nombreuses images et les ressources stylistiques, entre autres. D'une part, nous observons la description de la froideur de la femme, et même si Séféris préfère le terme « hautaine », la conception de celle-ci est presque identique. D'autre part, l'utilisation de la comparaison est un élément commun aux deux poèmes. Séféris évoque l'image de la mer à travers la comparaison de la femme avec le capitaine, alors que Baudelaire utilise l'analogie de la femme avec le navire. D'autres comparaisons – « comme un flot » par exemple, comparaison qui n'est pas gratuite –, dévoilent aussi cette isotopie maritime présente dans l'œuvre des deux poètes.

Une plus grande maîtrise des rimes révèle cet autre poème sans date de composition intitulé « Plainte » :

#### Plainte

Le crépuscule est las de son faste incompris  
dans le lointain là-bas, pleurent des glas de rames,  
va, vogue, Ophélie, dans l'onde de mon âme  
car aux rameaux crochus mes rêves se sont pris.

Le crépuscule est las de sa robe dolente  
et je sens tes pâleurs, qui me montent aux yeux,  
visage ravagé par un départ si vieux,  
que ton absence semble une mort nonchalante.

Dans le lointain, là-bas, deux amants ont pleuré,  
ayant compris le vide affreux de leurs caresses...  
les soupçons, les frissons de ton spectre me blessent  
pourtant, tu le sais bien, l'amour n'est pas sacré.

Va, vogue, Ophélie, mon âme se tarit,  
mon âme qui sera le malsain marécage,  
où viendront, croassant des vols d'oiseaux sauvages,  
loque à loque, émonder, ton cadavre meurtri.

Car aux rameaux crochus, hagards, mes rêves, pendent  
ils me les ont pendus mes rêves d'or nimbés...  
et c'est comme un très noir et sinistre gibet...  
pauvres rêves trahis par des cours qui marchandent...  
(EAEC BG T, Poèmes).

Comme on peut le voir, c'est, comme le précédent, un poème avec assez de nuances romantiques et une grande influence des Symbolistes français, tant en ce qui concerne le type de rime comme le thème et, surtout, les images qu'il utilise. L'air langoureux du poème et le lexique sont typiquement symbolistes. Ce n'est pas un hasard si le poème commence par un mot choyé par les poètes symbolistes : crépuscule. Rappelons que ce mot apparaît dans le titre de certains poèmes des auteurs français que Séféris lisait à ce moment-là notamment « Crépuscule du soir mystique » de Paul Verlaine ou « Crépuscule de dimanche d'été » de Jules Laforgue, sans oublier « Le Crépuscule du matin » et « Le Crépuscule du soir » de Charles Baudelaire.

D'autre part, l'image d'Ophélie que le poète utilise dans ce poème remonte à Victor Hugo, qui dans les derniers vers de son poème « Fantômes » (*Les orientales*) ressuscita la valeur expressive de l'image de ce personnage littéraire (Vest, 1989 : 120). Une image qui sera également utilisée ultérieurement par de nombreux auteurs symbolistes comme Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé ou Jules Laforgue.

Il est à noter que, malgré toutes les difficultés, le désir du jeune Séféris de devenir un poète grec était beaucoup plus fort que la tentation d'écrire en français. En effet, bien qu'il l'ait considérée encore comme un outil grossier et

<sup>30</sup> Poème inclus dans son œuvre *Les Fleurs du Mal* (1857).

sans grâce, il aimait profondément sa langue. Certes, du point de vue poétique, il ne lui reconnaissait pas la même richesse que la langue française, cependant, du point de vue émotionnel, il sentait une immense affection et un véritable amour pour sa langue maternelle. Voici qu'il écrit à sa sœur :

Il y a une semaine, mon bébé, un jour comme aujourd'hui, j'ai fini de t'écrire une lettre en français. Je l'ai écrite avec l'idée que ça nous ferait du bien pour pratiquer d'écrire notre correspondance en français. Ne t'inquiète pas, quand je l'ai lue, je l'ai trouvée si froide que je l'ai déchirée. En outre, j'aime beaucoup notre douce langue qui me rappelle ma patrie bien-aimée et je ne peux l'écrire qu'à toi comme je veux. (EAEC BG T, lettre, 16/11/1919).

On peut dès lors constater que, bien que le français offre des ressources poétiques basées sur l'expérience de sa longue tradition littéraire, c'est la langue grecque, sa langue maternelle, qui du point de vue affectif, stimule son mode d'expression.

## 6. Conclusions

En guise de conclusion, nous devons souligner qu'il s'agit d'une période très importante dans la formation poétique de Séféris, puisque, durant ces années, les bases de ce qui sera plus tard son expression poétique se sont consolidées. Évidemment, à cette époque, nous sommes encore à ses prémices, où les modèles de la littérature grecque et l'usage qui se fait du grec comme langue littéraire ne répondent pas aux inquiétudes expressives du jeune poète, raison pour laquelle il se réfugie dans la littérature française. Son expérimentation poétique avec la langue grecque le mènera plus tard sur d'autres voies, mais, comme on l'a déjà mentionné, à ses débuts, il n'était pas entièrement à l'aise d'utiliser la langue grecque comme véhicule de son expression poétique, ce qui l'amena à composer des poèmes en français.

Heureusement pour les lettres grecques, Séféris ne devint pas un autre Moréas, mais il entreprit un travail ardu de recherche et d'analyse des sources littéraires grecques de diverses périodes afin d'élever le grec à la catégorie de langue littéraire et en même temps, de trouver sa propre expression poétique. Petit à petit, de retour en Grèce, il trouva ses propres modèles grecs comme le général Yannis Makriyannis dont le langage naturel et authentique révèle d'immenses nuances du langage populaire du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers auteurs qui essaient d'écrire dans la langue populaire, comme Andreas Kalvos, Dionisios Solomós et Kostis Palamas sont également une source d'inspiration pour notre poète et, bien sûr, l'énorme figure poétique de Constantine Kavafis, dont la langue riche de type mixte et pleine de rythme et de cadence mélodique constitua une énorme source de richesse poétique que Séféris revendiquera plus tard dans ses essais. C'est notamment cet énorme effort de documentation, d'investigation et de création d'une langue populaire et poétique en même temps, qui a valu à Séféris le prix Nobel de littérature en 1963.

## Références bibliographiques

- Anagnostopoulou, S., (1998) *Μικρά Ασία 19<sup>ος</sup> αι.-1919. Οι ελληνορθόδοξες κοινότητες από το Μιλλέτ των Ρωμιών στο Ελληνικό Έθνος*. Athènes, Hellinika Grammata.
- Bádenas de la Peña, P., (1993) « Eliot en Seferis. Influencia y creatividad » in *Erytheia*. N° 14, pp. 111-124.
- Baudelaire, Ch., (1972) *Les Fleurs du Mal*. Paris, Le Livre de poche.
- Beaton, R., (1987) « From Mythos to Logos : The Poetics of George Seféris » in *Journal of Modern Greek Studies*. Octobre 1987, pp. 135-152.
- Beaton, R., (2003) *Γιώργος Σεφέρης. Περιμένοντας τον Άγγελο*. Athènes, Okeanida.
- Daskalopoulos, D., (1979) *Βιβλιογραφία Γιώργου Σεφέρη 1922-2016*. Athènes, Fondation Kostas et Hélène Ouranis.
- École Américaine d'Études Classiques d'Athènes. Bibliothèque Gennadius. Enveloppe 52, dossier 1 des fichiers de Constantine et Jeanne Tsatsos. [EAEC BG T]
- École Américaine d'Études Classiques d'Athènes. Bibliothèque Gennadius. Enveloppe 99, dossier 1 des fichiers de Georges Seféris. [EAEC BG S]
- García-Amorós, M., (2008) *Autobiografía e Historia en la obra de Ioanna Tsatsou*. Granada, Universidad de Granada.
- Laforgue, J., (1947) *Œuvres Complètes II*. Paris, Mercure de France.
- Moréas, J., (1923) *Poèmes et Sylves (1886-1896)*. Paris, Mercure de France.
- Panagiotou, G. (ed.), (2019) *Γιώργος Σεφέρης. Επιστολές στην αδερφή του Ιωάννα (1934/1939)*. Athènes, Melani.
- Rimbaud, A., (1975) *Derniers vers*. Libraire Générale Française.
- Rostand, E., (1910) *Les Musardises*. Paris, Charpentier et Fasquellle.
- Sawas, S., (2014), « De Smyrne à Chypre : errance et mémoire chez Séféris », in Alexandre-Garner, C. & I. Keller-Privat (dir.) *Migrations, exils, errances et écritures*. Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest.
- Tsatsos, J., (1973) *Ο αδερφός μου ο Γιώργος Σεφέρης*. Athènes, Estia.
- Vagenas, N., (1979) *Ο ποιητής και ο χορευτής – Μια εξέταση της ποιητικής και της ποίησης του Σεφέρη*. Athènes, Kedros.
- Verlaine, P., (1911) *Œuvres complètes I*. Paris, Albert Messein.
- Vest, J., (1989) *The french face of Ophelia, from Belleforest to Baudelaire*. New York, University Press of America.
- Vitti, M., (1978) *Φθορά και λόγος – εισαγωγή στην ποίηση του Γιώργου Σεφέρη*. Athènes, Estia.